

Catherine Breillat

La cinématographie dans le boudoir

par Félicie Dubois

Invitée d'honneur au dernier Festival International des Films de Femmes de Créteil, en mars dernier, désignée comme "meilleure cinéaste de l'année" par le prix France Culture, au mois de mai, saluée quasi-unanimement (une première !) par la critique pour son dernier long-métrage *À ma sœur !*, l'année 2001 restera un excellent cru dans la carrière de la cinéaste la plus sulfureuse du cinéma français. Une excellente raison pour la rencontrer, hic et nunc ; à Paris, cet été.

Résolument féministe, Catherine Breillat en refuse l'estampille sur son œuvre, artistique et non militante, préférant se définir comme un auteur – avec un "r", précise-t-elle – appartenant à l'humanité tout entière.

Née à Bressuire (Deux-Sèvres) le 13 juillet 1948, au sein d'un milieu petit-bourgeois, Catherine quitte le domicile familial à l'âge de seize ans avec sa sœur Marie-Hélène, comédienne. En 1968, elle publie son premier roman : *L'Homme facile*. Premier scandale : le livre est interdit au moins de dix-huit ans. En 1976, elle passe derrière la caméra pour *Une vraie jeune fille* (adaptation de son troisième roman *Le soupirail*). Équipe réduite (quatre techniciens, tous issus du cinéma porno), budget dérisoire, un mois de tournage. Nouvelle interdiction au moins de dix-huit ans, Breillat échappe de justesse au classement X. Il lui faudra attendre *Romance*, en 1998, pour, enfin, sortir du ghetto intello-porno dans lequel les médias et les "professionnels de la profession" l'ont si longtemps maintenue.

Quoi ? Le désir féminin. Comment ? En traquant les impostures du langage. Dans quel dessein ? Apporter un petit supplément de sens au monde.

Le plaisir de la honte

Un immeuble bourgeois occupé par des sociétés, excepté au quatrième étage ; un appartement en désordre, sur une rue moins bruyante que prévu ; Catherine Breillat ouvre la porte. Son accueil est à l'image de ses films : saveur "omelette norvégienne", glacé/brûlant.

Nous entrons dans le vif du sujet, à sec, sans préliminaires.

Félicie Dubois : Le docteur Gérard Zwing, éminent sexologue...

Catherine Breillat : Je n'aime pas les sexologues.

f.d. : ...et amoureux passionné du sexe de la femme, affirme (je résume) : *La sujétion phallogratique des femmes est due à une conjonction fatale : lorsque les hommes ont compris que le dépôt de leur semence dans le corps féminin, avec ou sans agrément de la femme, était nécessaire mais aussi suffisant pour assurer l'engendrement, il s'en est suivi une radicale différence de conception morale entre la jouissance sexuelle de l'homme et celle de la femme. L'orgasme masculin fut sauvé par son utilitarisme génésique : la jouissance subjective maxima coïncide obligatoirement avec l'émission de semence génératrice, le plaisir personnel sacrifié à la continuation de l'espèce. Or, l'engrossement se passe parfaitement de l'orgasme féminin. Le clitoris (qui permet et fonde la masturbation comme l'homosexualité féminine) reste entaché de cet "impardonnable" péché originel : il est, de tout l'organisme humain, le seul organe de plaisir que ne légitime, n'excuse, aucune nécessité génératrice. Qu'en pensez-vous ?*

c.b. : C'est la loi des mammifères, le cycle du babouin. Quelles sont les espèces dont la relation est fondée sur l'amour ? Les oiseaux. Nous n'en sommes pas. Les mammifères n'ont pas de relations amoureuses. Ils ont des liens qui reposent sur la procréation. Ce qui prédomine, c'est la loi du plus fort. Comme chez les mammifères, l'amour entre les hommes et les femmes est une question de pouvoir. Mais alors que l'orgasme n'est qu'une petite mort pour l'homme, il transcende la femme. C'est pourquoi les religions, qui veulent avoir le privilège du sacré, privent les femmes de jouissance.

f.d. : Vous avez été élevée dans un milieu catholique...

c.b. : Oui, mais chez moi, ça a produit un effet inverse à celui recherché. Dès que l'Église a commencé à me parler de la femme, j'ai compris qu'elle la plaçait très bas. Je ne me méprisais pas suffisamment pour accepter un tel traitement. Le discours des trois religions monothéistes sur la femme est une injure. Le sexe féminin est occulte, honteux. Il faut le cacher. D'où ce discours qui met les femmes sous tutelle. Or, je suis un être humain à part entière, je ne suis pas quelqu'un de diminué, que l'on doit protéger. Préconiser l'asservissement d'une moitié de la planète par l'autre, ce n'est pas une religion, c'est une barbarie. Un monde de prophètes misérables qui, finalement, n'étaient que des hommes avec des couilles, probablement incapables de donner du plaisir aux femmes. Les hommes sont pathétiques, ils croient que parce qu'ils éjaculent, on jouit. Mais pour qu'il y ait plaisir, il faut de l'humanité, de l'humanisme. Ou alors, c'est le plaisir pervers de la mortification, le seul que la religion accorde aux femmes.

f.d. : Vous dites *que les femmes sont les victimes expiatoires des hommes. Que le déshonneur, la déconsidération, c'est une jouissance de filles.* Vous êtes, à l'instar de l'écrivaine autrichienne Elfriede Jelinek (cf. *Lunes*, n°16), une féministe pessimiste.

c.b. : Quand j'entends que les hommes se "sentent mal" par rapport au discours féministe, je suis abasourdie ! De quoi ont-ils peur ? Nous ne demandons rien d'autre que les mêmes droits qu'eux ! Leur bonheur est-il uniquement de nous asservir ? Je voudrais bien savoir où les hommes placent leur virilité... Craignent-ils de ne plus bander si on devient leur égal ?

Un chat gris s'étire sur un meuble chinois.

f.d. : Dans votre anthologie sur le plaisir, vous citez Groddeck : *l'enfantement est le sommet de tous les plaisirs féminins.* Assertion douteuse qui fait écho aux propos de Marie, à la fin de *Romance* : *on dit qu'une femme n'est pas une femme avant d'être mère, que rien de ce qui s'est passé avant n'a vraiment d'importance.*

c.b. : C'est symbolique, initiatique. C'est la naissance de Marie à elle-même. L'inceste "philosophale". Le masculin est accouché par le féminin. L'enfant enfante la mère. L'enfantement est une immense supériorité des femmes sur les hommes. Si quelqu'un est à l'image de Dieu, c'est bien la femme ! Elle met au monde le monde. C'est le tableau de Courbet, avec une tête de bébé en plus, tel un globe terrestre.

f.d. : Pensez-vous vraiment que l'homme est simple, tranché, binaire ?

c.b. : J'en suis certaine ! C'est lui qui a établi le monde tel qu'il est. Et s'il a établi une loi binaire sur le monde, il faut bien qu'il le soit.

f.d. : Donc, la différence entre le bien et le mal, c'est une invention d'homme.

c.b. : Oui. Le déni aussi.

f.d. : L'homme ne supporte pas l'ambiguïté.

c.b. : Il ne supporte pas l'ambiguïté or les femmes sont ambiguës, parce qu'elles ont conscience de leur petitesse, de leur mesquinerie. Nous savons assumer nos hontes en restant fières de nous-mêmes. Comme le dit Anaïs : *les femmes, c'est pas comme des savonnettes. Ça ne s'use pas*. Leur "être" est inaltérable. Celui de l'homme, non. D'ailleurs, la psychanalyse a été inventée par un homme pour les hommes. Je lis dans Freud que la femme souffre d'un "manque de pénis". C'est d'une stupidité !!! Dans le monde où est né Freud, l'inégalité de considération entre fille et garçon était telle que, effectivement, on pouvait regretter de ne pas être un mâle. Voilà tout. C'est comme si on disait que le pauvre naissait avec un complexe de castration de la fortune, c'est du même ordre.

f.d. : Vous dites souvent que les femmes sont "coupées", qu'elles souffrent de schizophrénie dans la perception qu'elles ont de leur propre corps, séparé du sexe, *comme si nous portions en nous notre portrait de Dorian Gray. Ce masque hideux qui à tout moment peut se plaquer sur notre visage [...] Le sexe des femmes est comme une scarification, une mutilation rituelle de leur âme*.

c.b. : Les femmes ont une obligation de pudeur. Dès qu'elles y dérogent, la société les taxe d'obscénité. Or, les tabous – fondateurs des fantasmes qui alimentent le désir - sont faits pour êtres transgressés. C'est pourquoi je prône la pornographie (pas celle du cinéma porno, orientée vers la concupiscence) qui banalise les images.

f.d. : Il faut montrer des sexes de femme.

c.b. : Oui. On s'habitue aux choses. Pour l'instant, notre sens esthétique nous dit : "horreur !" Pourtant, quand on rit à gorge déployée, on nous voit le fond de la gorge. Ça n'est pas si différent. Lorsque l'on filme un sexe avec émotion, il devient très supportable à regarder. C'est le regard qui peut être obscène, selon le sens qu'il attribue à l'image, pas le sexe en lui-même. Et qui est dégoûté ? L'homme. Le sexe de la femme le répugne. Tout ce qui est organique lui fait horreur.

f.d. : Tandis que *l'obscénité ne dérange pas les femmes...*

c.b. : Les femmes ne peuvent pas avoir de pudeur : elles perdent du sang tous les mois, elles accouchent. Quant à l'obscénité... Lequel des deux sexes est-il le plus obscène ? Celui des hommes est apparent, pas celui des femmes. De plus, ils en font toute une histoire : la taille, la vigueur ... Ils nous disent toujours qu'ils bandent, mais pas beaucoup, fort peu, pas souvent !!! Qu'est-ce qu'ils croient ? Franchement ? Le problème sexuel, c'est le problème de l'homme. Un fardeau que doit porter la femme, comme toujours. Tout est inversé. Tout le vocabulaire est inversé : ce ne sont pas les hommes qui prennent les femmes, mais l'inverse. C'est géométrique : moi, quand je regarde mon poignet, si je mets ma main autour, je me dis que c'est ma main qui prend mon poignet. Le langage est une imposture. Dans l'amour physique, ce sont les femmes qui possèdent les hommes, c'est évident. Le sexe fort, c'est évidemment le sexe féminin.

f.d. : Et c'est le premier, puisque le sexe féminin est le sexe initial de l'embryon dans le ventre de la mère.

c.b. : Parfaitement. Nous sommes le sexe premier.

Le téléphone sonne. Catherine Breillat décroche. Personne.

f.d. : *J'étais pubère à onze ans*, avouez-vous. Une jeune fille de cet âge est un “ corps interdit ”, source de toutes les convoitises, objet de toutes les transgressions. En tant que mère de trois enfants, croyez-vous qu'il soit possible, et souhaitable, d'éduquer sexuellement un(e) adolescent(e) ?

c.b. : Les enfants baignent dans la sexualité, tout le temps. L'apprentissage est un leurre, on reproduit toujours les mêmes erreurs. Seul compte l'initiation.

f.d. : Le passage à l'acte...

c.b. : C'est le principe de la quête héroïque. Faire le chemin à l'envers, sur le fil de l'épée, le chemin dangereux. Un chemin mortel, si on n'est pas capable. Pour que le passage à l'acte nous transcende au lieu de nous massacrer, il ne faut pas qu'il y ait de complaisance dans les remugles. Dans *Romance*, Robert attache Marie pour la libérer de ses liens. Il la fait passer de l'autre côté, il la fait traverser. Le chemin est comme une fausse aux serpents : si l'on s'arrête en route, on se fait dévorer.

f.d. : C'est une idée gnostique.

c.b. : Oui, c'est la quête du Graal, c'est-à-dire la quête de soi-même. Il faut retrouver un soi “ entier ”, celui qu'on nous a arraché, stigmatisé de partout. Pour cela, on a besoin de considération, de la considération des autres.

f.d. : Croyez-vous en l'amour ?

c.b. : Non, pas du tout. Je suis entièrement de l'avis de Socrate : *connais-toi toi-même*. Point. L'amour est une quête suicidaire. Les gens ne s'aiment pas eux-mêmes, ils ne peuvent donc pas nous aimer non plus. C'est comme ça. Ou bien, quand ils nous aiment, ce sont des passions dévorantes, ce ne sont pas des relations qui nous construisent. On cherche l'amour pour se construire, mais l'amour ne fait que nous détruire. La seule personne avec qui l'on vit ce n'est pas l'autre, c'est soi. Le couple est un mythe.

f.d. : Et l'amour d'une mère pour ses enfants ?

c.b. : Les enfants sont comme des talismans : ils ne vous fondent pas, ils vous soignent. C'est si facile d'aimer un petit enfant et ça donne si facilement un sens à votre vie ! Ce qui est difficile, c'est de trouver le sens de sa vie en soi-même.

Une image sous influence

f.d. : Vous dites : *on peut introduire dans une image une chose et son contraire*. Dans une phrase aussi, non ?

c.b. : Non, pas au même instant. Pas dans la même unité. Ce qui est vrai, c'est que, dans la grande littérature, les mots ont un sens caché, musical. Il y a plusieurs niveaux de lecture. Ce que l'on ressent entre en contradiction avec ce qui est écrit. C'est évidemment ça qu'il faut rechercher en littérature. La littérature ne peut être, en ce sens, que poétique.

f.d. : Quelle différence faites-vous entre le mot écrit et la parole prononcée ?

c.b. : On peut donner mille sens au mot selon la façon dont on le prononce. On s'en rend bien compte quand on met en scène. La parole donne leur musique aux mots. Et c'est la sonorité des

mots qui leur donne leur sens, beaucoup plus que la grammaire. Par oral, les mots que l'on prononce ont le sens qu'on leur donne.

f.d. : Pourquoi dites-vous que *le cinéma prostitue l'écriture* ?

c.b. : Être scénariste, c'est vendre son âme au diable. Quand je filme mes propres scénarios, je me trahis moi-même. L'idée que faire du cinéma c'est filmer un scénario ne m'intéresse pas du tout. J'ai été scénariste, j'ai beaucoup écrit, j'ai acquis de l'habileté, j'ai été payée pour ça, très bien... J'ai cru que l'habileté m'aiderait pour plus tard, mais ça ne vous aide pas, l'habileté. L'habileté permet d'écrire alors que l'on n'a rien à dire. Or il ne faut surtout pas savoir écrire quand on n'a rien à dire !

f.d. : Vous vous méfiez beaucoup du savoir-faire...

c.b. : Après le savoir-faire, vient inévitablement la routine.

f.d. : Ne pensez-vous pas qu'une certaine rhétorique soit malgré tout nécessaire ?

c.b. : Non. Les choses essentielles, on trouve toujours un chemin pour les dire.

f.d. : En s'exposant à l'aléatoire.

c.b. : Oui. On ne peut pas formellement dire ce que l'on va faire. On le fait.

f.d. : *Je ne fais pas le film, je suis le film*, dites-vous en écho au célèbre ouvrage de E. Herrigel, *Le Zen dans l'art chevaleresque du tir à l'arc*.

c.b. : Ce livre est essentiel. Il nous fait comprendre - à nous, pauvres occidentaux - que "faire", ce n'est pas "essayer de faire". "Essayer de faire" contient déjà son échec.

f.d. : Vous préférez les symboles à la fiction romanesque. L'histoire est un "prétexte", seul importe le sens, un sens que vous découvrez au fur et à mesure de l'élaboration de l'œuvre...

c.b. : Filmer, c'est donner du sens à une image. Ce n'est pas raconter une histoire, comme le veulent les marchands. Les histoires romanesques sont comme les anémones de mer. Une anémone de mer, c'est joli, mais des centaines de milliers d'anémones de mer, c'est une catastrophe ! C'est très difficile d'arriver sur un tournage et de ne pas savoir ce que l'on va faire. On est là, il y a un visage, un lieu, une scène... Cette scène peut être filmée de mille manières, mais tout d'un coup, on commence à la travailler avec les moyens dont on dispose : les acteurs que l'on a choisis, le décor. On essaye les focales et il n'y en a qu'une de bonne.

f.d. : *Il faut être un maître, pas un contremaître*, dites-vous. *Un metteur en scène n'est pas quelqu'un qui donne des ordres, mais qui met sous influence. Le regard constitue les personnages*. Vous avez la réputation de ne pas aimer les acteurs...

c.b. : Je n'aime pas leur vanité, leur paresse. Les acteurs français sont acteurs pour *Gala* et *Voici*. Ils ne voient que la projection de leur image, ils ne voient pas les films. Il y a, malgré tout, de bons acteurs qui entrent dans les personnages. Caroline Ducey et François Berléant sont entrés dans *Romance*. Le tournage a été un vrai plaisir pour tout le monde. Quand, après coup, j'entends : "elle nous a forcé", "elle nous a fait faire des choses qu'on ne croyait pas qu'on faisait", les bras m'en tombent. Je trouve qu'ils se crachent dessus, quand ils disent ça. Je croyais qu'ils étaient des acteurs et je

m'aperçois qu'ils n'étaient que des pantins entre mes mains. Hé bien, s'ils étaient des pantins entre mes mains, tant mieux si je suis marionnettiste !

f.d. : Récemment, vous vous êtes engagée contre la censure infligée à *Baise-moi* de Virginie Despentes et Coralie Trinh Thi. Un groupe d'extrême-droite (" Promouvoir ") vous a intenté un procès. Comment cela s'est-il terminé ?

c.b. : J'ai entièrement gagné, mais ils font appel.

La nuit est tombée. Catherine n'allume pas.

f.d. : Comme toute démarche artistique, votre œuvre vous révèle à vous-mêmes, autant qu'aux autres. Que vous a-t-elle appris ?

c.b. : J'apprends tout le temps, mais je pense que le grand passage s'est produit avec *Romance*. J'ai fait le trajet de l'héroïne, je suis née à moi-même. Avant, je patageais dans un marasme. Je savais qui j'étais, mais je patageais dans cette espèce de marais fétide dans lequel la société, le regard des autres, mes réflexes de Pavlov me maintenaient. Finalement, on arrive à savoir qui l'on est soi-même quand on arrive à se dissocier du monde. À le voir en réalité, et non plus en fantasme. Je crois que nous sommes tous amoureux du monde et, avec beaucoup de complaisance, nous désirons le conquérir.

f.d. : C'est le sujet de *À ma sœur !*

c.b. : Oui. C'est Anaïs qui aimerait être à la place d'Helena. Pendant très longtemps, j'ai eu envie d'être à la place d'Helena. C'était irrésistible. C'est la parabole de la tentation. Le désir d'être coopté par le monde. Ça vous met dans un tourbillon, vous avez l'illusion que votre vie est remplie alors que, au contraire, elle est vidée. Le seul intérêt de l'existence, c'est de se poser des questions sur le monde, sur sa place dans le monde. Je pense que je vais finir par faire de la politique... Mais je ne crois pas à l'élection.

[Encadré 1] " Pornocratie "

f.d. : Vous publiez un roman, *Pornocratie*, chez Denoël. Avez-vous l'intention d'en tirer un film ?

c.b. : Oui, je l'ai écrit pour ça. Mais il fallait que ça soit tout d'abord de l'écriture pure. Je voulais adapter *La maladie de la mort* de Marguerite Duras et je n'arrivais pas à avoir les droits. Alors, de rage, je me suis dit que j'allais l'écrire moi-même. Il s'agit d'un huis clos entre le masculin et le féminin. J'ai inversé le rapport entre les personnages : dans mon livre, c'est la femme qui paie l'homme. Je trouve ça plus normal.

f.d. : C'est le prochain rôle que vous avez l'intention de proposer à Rocco Siffredi ?

c.b. : Oui, parce que c'est un homme qui n'aime pas les femmes. Et puisqu'il ne les aime pas, il les déteste moins que les autres. C'est un livre très étrange, très violent. " Porné " veut dire " femme " en grec. Quand les Grecs ont commencé à se plaindre du pouvoir des femmes, ils ont appelé ça la " pornocratie "*. Il faut revenir aux mots, les mots disent toujours la vérité.

*En Grèce, société où dominent les courtisanes. Titre d'un pamphlet de Proudhon dans lequel il combat les revendications sociales et politiques des femmes.

[Encadré2]

Catherine Breillat, films et livres

Filmographie :

- 1976 : *Une vraie jeune fille*
- 1979 : *Tapage nocturne*
- 1987 : *36 fillette*
- 1991 : *Sale comme un ange*
- 1995 : *Aux niçois qui mal y pensent*
- 1996 : *Parfait amour !*
- 1998 : *Romance*
- 2001 : *À ma sœur !*
Brève traversée (en montage ; Arte, Unité Pierre Chevalier).

Bibliographie :

- 1968 : *L'homme facile*, éd. Christian Bourgois
- 1970 : *Le silence, après...*, éd. François Wimille
- 1971 : *Les vêtements de mer* (théâtre), éd. François Wimille
- 1974 : *Le soupirail*, éd. Guy Authier
- 1979 : *Tapage nocturne*, éd. Mercure de France
- 1985 : *Police*, éd. Albin Michel
- 1987 : *36 fillette*, éd. Carrère
- 1999 : *Le livre du plaisir* (anthologie de textes érotiques), éd. N°1
- 2000 : *Une vraie jeune fille* (réédition de *Le soupirail*), éd. Denoël
- 2001 : *Pornocratie*, éd. Denoël

Ainsi que les scénarios de *Romance* et *À ma sœur !*, publiés dans la “Petite Bibliothèque des Cahiers du Cinéma”.